

*Deux guitares dans le soir d'un automne
Au goût de châtaignes, de pluie, au cœur
De la forêt. Coincées dans un tourbillon de notes
Tantôt enivrantes, tantôt enlevées, un mélange
De sons, des airs de tangos, de samba, de jazz, dans
Le refuge des arbres, grands vénérables, encore
Pourvus de leur appareil aux mille couleurs de saison.
Rien ne compte, rien ne saurait arrêter la marche du temps.
Plus tard, un appel dans le matin blanc de froid d'un jour
Ordinaire, d'avant hiver qui se presse à la sortie de l'automne.
Des paroles douces, gentilles, traversant l'océan redevenu calme.
Là bas, sur l'île, le soleil revenu, réchauffe le cœur d'un amour
naissant.*

Didier P.

*Les marins s'en vont au large
Comme s'en vont les hirondelles
A l'approche de l'automne, poussés
Par l'irrésistible envie du voyage exotique.
Tous partent à l'aventure à travers le vaste
Monde rempli de mille dangers et de mille
Surprises, soufflant mille fois les bougies
D'un anniversaire, témoin des années passées.
C'est le plaisir du partir, pour mieux revenir
C'est la joie des retrouvailles après l'absence
Et nous, chaque printemps, nous attendons
Sans nous en rendre compte le retour des belles
Comme on attendrait sur le palier le retour du jour,
Chérissant la vie de nous donner d'exister, pour quelqu'un*

Didier P.

*Le jour se lève dans un silence brumeux
la lueur montant lentement au gré du temps
les magnolias en fleurs, étoilés de pétales rosés
invitent au rêve dans le jardin aux mille plantes
la nature se réveille, au son des rouges-gorges
émoustillés par le printemps qui leur tend la main
l'amour à fleur de peau, au bord du grand bassin
plus haut les rosaces florales enluménées du soleil
qui paresseux se lève de l'orient, dans la clarté
d'un matin, sans souffle, sans bruit, sans heurt
un matin solitaire en quête d'un moment de bonheur.*

Didier P.

Lâcher prise...

*J'ai écrit tant de malentendus, le long des pages
Et des feuilles mortes de l'automne qui est là.
J'ai si souvent glané trois mots à la sortie de la nuit
Qu'au matin d'un jour nouveau la page était noire.
Noire de mots, des mots commencés, des mots dénoncés.
J'ai rêvé du roman d'une vie, sorti d'un avant -propos
Ou d'une préface fade, presque ternie par la vie.
J'ai couché six mots trois lignes sur cette page blanche
Au soir, fou d'angoisse, j'avais brûlé le destin par les deux bouts
Et, de ma vie, il ne restait rien qu'un bout d'idée noire
Coincé dans les vergetures d'un roman sans gloire, j'avais
abdiqué.*

Didier P.

Le Jardin devant

C'est un petit jardin de bord de mer. Suffisamment grand pour abriter quelques arbres fruitiers, un bout de potager et des fleurs de ci de là. Auparavant, trois pommiers y vivaient, dont deux vieux frères jumeaux, et un petit jeunot. Un des deux frères est mort, après avoir dépéri, branche après branche, pendant des années. Depuis, à chaque printemps, le survivant se surpasse en fleurs, comme un merveilleux tableau japonais. Ensuite, épuisé peut-être, il fournit des centaines de pommes pas plus grosses que des prunes, innombrables et immangeables. Au temps de sa jeunesse et de sa maturité, ces pommes étaient les meilleures du monde, rouges, craquantes, juteuses, parfumées, un vrai bonheur. Et en nombre raisonnable. Maintenant, elle a beau en enlever et en enlever encore, il en reste toujours des quantités incroyables. Presque toutes sont véreuses. Elle ne peut pas traiter à cause des oiseaux qui lui font confiance. Certains profitent de ces mini-fruit. Les papillons adorent ces petites pommes, une fois qu'elles sont tombées et qu'elles ont été entamées par les merles. Elle ne veut surtout pas abattre ce vieillard, qui a bien mérité une retraite paisible. En élaguant ce vieux garçon, est-ce qu'elle l'aide ou est-ce qu'elle accélère sa fin ? Elle aimerait bien savoir quels sont les soins palliatifs à apporter à un vieux pommier.

Un peu à côté, le figuier, lui, semble indestructible. En hiver, il tend ses longues mains maigres vers le ciel, pitoyablement. C'est une ruse, pour elle ne sait quel motif inavouable et rémanent. Dès le printemps, il se couvre de petites boules vertes laiteuses, puis de grandes et épaisses feuilles odorantes, il s'étale voluptueusement, il rampe, il grimpe, plus rien ne l'arrête. Les jours de grande chaleur, il accorde généreusement, une ombre délicieuse et amère. Il prend des rondeurs de sofa, sans doute pour faire pardonner l'inhospitalité rugueuse de ses feuilles. Puis, mûrissent ses grosses figues vertes. Elles ne sont pas excellentes, mais tellement sensuelles. Elles enflent, leur peau se tend, se vernisse et éclate sur un ventre de graines roses. Le miel qui coule de ces blessures saoule les papillons. Parfois, trop mûres, elles tombent et s'écrasent paresseusement avec un bruit mouillé, compote pour les merles. Tout autour, flotte alors cette odeur enivrante de fruit suri et d'hydromel.

Coté Est, un vieux mur en pierres dans lequel s'incrument fougères, lierres, mousses, valérianes et toutes sortes de plantes grasses ou maigres qui ne poussent que sur trois grammes de terre entre deux pierres. Au milieu du mur, de petites niches dans les pierres ont du indiquer une mitoyenneté ou une frontière. Tout du long, les restes d'une rangée de pruniers rouges, plus

qu'à moitié sauvages. Prunes rouges orangées, elles prennent à leur maturité une transparence opaline. Il faut les choisir à contre-jour. Elles sont absolument délicieuses quand elle les mange sur l'arbre. Si elle les fait cuire, elles se transforment en acide pur. Si elle veut en cueillir un peu d'avance pour les desserts, elles fermentent, s'ouvrent, exsudent un jus vinaigré et pourrissent en très peu de temps. Il faut vraiment les manger sitôt cueillies. Ces pruniers sont sûrement centenaires. Ils se dessèchent, meurent et ressurgissent à tour de rôle. Chaque année elle se dit que la fin des pruniers rouges est proche, et chaque année, ils renaissent, vieux phénix obstinés. Elle a même fait des boutures pour remplacer les éventuels disparus. Mais ils se recréent d'eux-mêmes. Elle reste avec ses boutures, dont elle ne sait que faire. Chez les voisins, personne n'en veut. Tout le monde en a, ou en a eu, et a eu toutes les peines du monde à s'en débarrasser. C'est un vieil habitant local.

La star du jardin, c'est le gros puits. Elle le trouve gros, parce que l'ouverture est assez étroite, la margelle en pierres plutôt basse, mais épaisse. Comme si ce puits devait descendre au fin fond de la terre. En fait, il n'est pas profond du tout. Elle y est déjà descendue plusieurs fois, en agrippant ses pieds nus aux pierres glissantes, pour récupérer des objets tombés. L'eau est froide. Le fond est un peu vaseux, une grosse anguille y habite, qui tricote autour de ses chevilles, mais elle n'a de l'eau qu'à mi-poitrine. Malgré son peu de profondeur, il n'a jamais, au grand jamais été à sec, même les années de canicule. C'est sa gloire. Un genre de conscience professionnelle des puits. Il a fière allure, avec sa gueule ronde, fraîche et noire, ses pierres moussues, la pompe à main qui le domine de sa maigre élégance, l'auge en pierre accolée qui sert de piscine à tout un petit peuple. Il semble dire avec une pointe d'autosatisfaction sereine : " Je suis là. Les saisons passent, les années passent, agitez-vous, je suis là ". Certaines années, elle enlève un peu de la mousse qui s'installe. Elle se dit qu'il respire mieux ainsi. Et puis, elle aime voir les pierres. Mais la mousse revient, insidieuse. Elle commence par un petit tapis émouvant de fragilité et de douceur. On ne peut pas se décider à l'enlever. Ça serait comme un infanticide. Et puis, une année, on se rend compte qu'elle étouffe tout d'une moquette épaisse, vaste et sombre. C'est le moment de faire un grand ménage. Elle renouvelle souvent l'eau de l'auge massive quand elle est trop boueuse. C'est l'eau du chat, la baignoire des oiseaux, la piscine du crapaud. Tous semblent complètement indifférents à la propreté de l'eau, même le chat, mais elle a un peu peur qu'ils n'attrapent des maladies d'eau sale. Elle se sent responsable de la relative qualité de cette eau. C'est aussi la nursery des moustiques. Rien n'est parfait.

Bien sur, il y a le potager. Ou plutôt, les essais de potager. Ça marche, ça ne marche pas, le but n'est pas toujours là. Évidemment, elle est profondément déçue et vexée de récolter un ou deux cornichons rachitiques en lieu et place des kilos de concombres espérés. Évidemment, elle est fière de mettre à table sa romaine ou ses tomates, bien meilleures que celles de l'épicier. Mais le grand plaisir, c'est l'attente. La grande récompense, c'est de se sentir devenir laitue, ou chou fleur, de sentir comme eux - en tous cas, elle veut le penser - l'arrivée d'une ondée, le danger de la gelée blanche, le soulagement de la rosée du soir. Avec les jeunes plants de salade, elle souffre du vent. L'année du mildiou, elle s'est sentie dépérir avec ses tomates. C'est sa plus belle récolte : devenir sa terre, même de façon infiniment modeste.

Et les fleurs. Toutes les fleurs. Les bien sages et bien dociles, qui poussent où on leur dit de pousser, qui s'appliquent à ressembler à la photo du catalogue. Les imprévisibles, les plus nombreuses, qui n'en font qu'à leur tête, s'éparpillent n'importe où, surtout vers le potager, sont roses quand on les attend bleues, restent naines, au ras du sol, quand est clairement écrit sur le sachet de graines : " fleurs à bouquet ", envahissent pratiquement le jardin une année pour disparaître l'année suivante, les capricieuses, ses préférées. Les timorées qui n'osent pas sortir vraiment, qui ne veulent ni vivre ni mourir. Les casanières qui sont resplendissantes dans ce coin là, pas ailleurs, et se mettent à dépérir si on ose les déménager. Les sans-gêne, qui sont arrivées d'on ne sait où, et qui s'installent, tranquillement, comme si ce petit bout de terre avait toujours été le leur. Les mystérieuses, qui ne sortent jamais, malgré les semis répétés chaque année, où vont donc toutes ces graines ? Les précoces, les hivernales, tous ces petits instants de délicat bonheur.

Et cet arrière plan fidèle qui lui sert de berceuse : le souffle du vent, la rumeur des vagues qui se mêlent dans un ronronnement puissant. Un fauve géant tapé derrière la maison. Les allers-retours des mouettes au gré des marées, et cette senteur profonde et fraîche de goémon.

A. GAUD
